
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 18/3 (1991)

DOI: 10.11588/fr.1991.3.56974

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

CYRIL BUFFET

BERLIN. HISTOIRES D'UNE VILLE À NULLE AUTRE PAREILLE

Depuis le 9 novembre 1989, l'intérêt pour Berlin n'a cessé de s'amplifier, aussi bien en R. F. A. qu'à l'extérieur. Les Allemands de l'Ouest semblent véritablement découvrir une ville qu'ils ignoraient pour la plupart, et les Berlinoises de l'Ouest s'aperçoivent qu'ils ne peuplent pas une île en « mer rouge » et marchent sur les traces de Fontane, à la découverte des environs, autrefois si lointains¹. Il est vrai que l'unification du pays permet le rétablissement des communications et fait disparaître les points de contrôle tant honnis de Helmstedt et de Dreilinden. Et même le fameux poste de garde de Checkpoint Charlie a été soulevé dans les airs, en présence des ministres des Affaires étrangères des quatre puissances occupantes, réunis dans l'ancienne capitale du Reich dans le cadre des conférences dites « 4+2 » ou « 2+4 », selon la rive du Rhin sur laquelle on se trouve.

Pour l'instant, les événements de l'automne 1989 ont surtout engendré une littérature journalistique abondante, vite faite et jetée sur le marché pour assouvir la curiosité du public². Il est symptomatique de constater que la dénonciation des coupables, avec en première ligne la Stasi³, passe avant l'introspection nationale. La quête du sensationnel ne favorise pas les recherches scientifiques. La « Wende » n'a pas encore produit d'ouvrage de qualité, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est où l'auto-justification⁴, le dispute à la désillusion, surtout parmi les intellectuels. Ceux-ci firent preuve d'un coupable aveuglement, comme le souligne un recueil de textes d'auteurs de R. D. A. publiés d'octobre à décembre 1989⁵. Ainsi, au moment de la fuite massive des Allemands de l'Est dans les ambassades de Prague et de Budapest, l'écrivain contestataire Stefan Heym continue d'évoquer la chance historique d'un « socialisme meilleur », en affirmant que « ce n'est pas Marx qui est mort, c'est Staline ». Et peu après, il reproche aux manifestants du lundi soir de Leipzig, Dresde et Berlin-Est de « détruire notre espoir de

1 Theodor FONTANE, *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, Ullstein, Francfort/Main, 1990, 5 volumes, 2468 p.

2 Klaus LIEDTKE, *Vier Tage im November*, Verlag Gruner und Jahr, Hambourg, 1989, 160 p. – Anke SCHWARTAU, Cord SCHWARTAU et Rolf STEINBERG, *Berlin im November*, Nicolai, Berlin (Ouest), 1989, 126 p. – 9 November 1989 – *Der Tag der Deutschen*, Carlsen Verlag, Hambourg, 1989, 80 p. – *Freiheit – Schöner Götterfunken – Die glücklichen Tage von Berlin*, Ullstein, Francfort/Main, 1990, 120 p. – Charles SCHÜDDEKOPF, *Wir sind das Volk – Flugschriften, Aufrufe und Texte einer deutschen Revolution*, Rowohlt Verlag, Hambourg, 1990, 279 p.

3 Ariane RIECKER, Annett SCHWARZ et Dirk SCHNEIDER, *STASI intim – Gespräche mit ehemaligen MfS-Mitarbeitern*, Forum Verlag, Leipzig, 1990, 275 p. – Christine WILKENING, *Stasi im Staate – Auskünfte ehemaliger Stasi-Mitarbeiter*, Aufbau, Berlin, 1990, 208 p. – Lienhard WAWRZYN, *Der Blaue – Das Spitzelsystem der DDR*, Wagenbach, Berlin, 1990, 164 p. – Armin MITTER et Stefan WOLLE, *Ich liebe euch doch alle! Befehle und Lageberichte des MfS – Januar-Dezember 1989*, Basis Druck, Berlin, 1990, 252 p. – Jochen VON LANG, *Erich Mielke – Eine deutsche Karriere*, Rowohlt, Berlin, 1991, 302 p. – *STASI intern – Macht und Banalität*, Forum Verlag, Leipzig, 1991, 375 p.

4 Egon KRENZ, *Wenn Mauern fallen – Die friedliche Revolution: Vorgeschichte – Ablauf – Auswirkungen*, Paul Neff Verlag, Vienne, 1990, 248 p. – Gregor GYSI et Thomas FALKNER, *Sturm aufs Grosse Haus*, Fischerinsel, Berlin, 1990, 144 p. – Reinhold ANDERT et Wolfgang HERZBERG, *Der Sturz – Honecker im Kreuzverhör*, Aufbau, Berlin, 1990, 454 p.

5 Nicole BARY, *Chroniques d'un automne allemand*, Editions Jean-Claude Lattès, Paris, 1990, 207 p.

socialisme« et de se précipiter dans la gueule de »l'Etat-requin« de R. F. A., en quelque sorte les »dents de la mère-patrie«!

La chute du Mur a aussi bien entendu suscité beaucoup d'intérêt en dehors de l'Allemagne. Les spectateurs étrangers de l'événement ont délivré leurs impressions. Un Britannique revient du froid et un historien américain, spécialiste de la France d'Ancien Régime, se demande s'il n'assiste pas à la deuxième prise de la Bastille⁶. Un écrivain hollandais, venu à Berlin trouver le calme pour écrire un roman, est rattrapé par les événements qu'il commente pour deux quotidiens néerlandais, de mars 1989 à juin 1990⁷. Ses chroniques, empreintes de nostalgie, évoque une époque engloutie: le passage de la frontière et le regard inquisiteur des Vopos, Honecker coiffé d'un panama au défilé du 1er Mai, la »réalité de bois« de la R. D. A., la »liberté en cage« des Berlinoises de l'Ouest, un air »saturé d'histoire«, puis l'effervescence au moment de la visite de Gorbatchev à Berlin-Est, l'allégresse du 9 Novembre, le »sympathique« Gysi, le Mur déserté de ses bergers allemands (hommes et chiens) et envahi par les curieux et les promeneurs... Comme cet auteur hollandais, un Français apporte lui aussi le »témoignage d'un promeneur étranger«⁸. Comme Berlin, »ville flottante« où règne »l'odeur obsédante du passé«, son ouvrage, d'une lecture agréable, constitue une »invitation permanente au questionnement«. Son activité de laveur de carreaux lui permet de pénétrer dans l'intimité des foyers et des consciences. Il affectionne en particulier les vieilles dames, fenêtres ouvertes ou plutôt entrebâillées sur le passé. Avant le »tournant«, Berlin se présente comme un »îlot emmuré«, un »aquarium« troublé seulement par les alternatifs de Kreuzberg, les excentricités de la *Szene*, ou les *Republikaner* dont la percée spectaculaire aux élections locales de janvier 1989 avait fait croire à un retour de l'extrême-droite en Allemagne. Le 9 Novembre entraîne une » Brusque accélération de l'histoire« et transforme Berlin en »un continent en miniature«: »Il fallait le voir pour le croire«. D'autres journées marquent encore les mémoires, comme l'ouverture de la Porte de Brandebourg ou la Saint-Sylvestre, mais »la ville s'installe peu à peu dans l'après«. Et le Mur se transforme, à plus d'un titre, en simple produit de consommation⁹.

Depuis le 9 Novembre, Berlin est entré dans une nouvelle phase de son histoire brève mais ô combien mouvementée. En 1974, Ernst Schmacke osait »penser l'impensable« et imaginait à l'horizon de l'An 2000 Berlin comme la capitale d'une Allemagne réunifiée¹⁰. Mais il s'agissait, selon E. Schmacke, d'une éventualité hautement improbable. Sa prédiction s'est définitivement réalisée le 20 juin 1991. Mais un nouveau Berlin est en train de naître et il sera plus que la somme des deux séparés par le Mur. Cette multiplicité fuyante est sans nul doute une des principales spécificités de la ville. Il n'y a pas un Berlin, mais des Berlin, successifs et simultanés. Si »Paris sera toujours Paris«, on peut dire que Berlin ne sera jamais Berlin, en ce sens que c'est une ville qui possède une très forte dimension imaginaire et une géographie mouvante: dès que l'espace berlinois semble stabiliser, un événement vient soudainement le

6 Ken SMITH, Berlin - Coming in from the cold, Hamish Hamilton, Londres, 1990, 310 p. - Robert DARNTON, Der letzte Tanz auf der Mauer - Berliner Journal 1989-1990, Carl Hanser Verlag, Munich, 1991, 231 p.

7 Cees NOOTEBOOM, Une année allemande - Chroniques berlinoises 1989-1990, Actes Sud, Arles, 1990, 275 p.

8 Eric ONNEN, Au pied du mur - Chronique berlinoise - Janvier 1989-avril 1990, Gallimard, Paris, 1991, 206 p.

9 Jürgen PETSCHULL, Die Mauer - Vom Anfang und vom Ende eines deutschen Bauwerks, Verlag Gruner und Jahr, Hambourg, 1989, 288 p. - Christine PROSKE, Die Mauer - Bilder einer Trennung, Wilhelm Heyne Verlag, Munich, 1990, 127 p. - Wolfgang Georg FISCHER et Fritz von der SCHULENBURG, Die Mauer - Monument des Jahrhunderts, Ernst und Sohn, Berlin, 1990. - Peter MÖBIUS et Helmut TROTNOW, Mauern sind nicht für ewig gebaut - Zur Geschichte der Berliner Mauer, Propyläen, Francfort/Main, 1990, 87 p.

10 Ernst SCHMACKE, Berlin auf dem Weg in das Jahr 2000, Droste Verlag, Düsseldorf, 1974, 278 p.

bouleverser. Berlin constitue un amalgame de mythes multiples et contradictoires¹¹: le Berlin frédéricien s'oppose au Berlin wilhelminien, les Années Vingt à la *Germania* nazie, la *Frontstadt* à la *Mauerstadt*... Et depuis le 9 Novembre, Berlin n'est plus tant la « vitrine de l'Occident » ou le poste avancé du « monde libre » que le symbole de l'union entre l'Est et l'Ouest.

Cette grande variété mythique explique vraisemblablement l'abondante littérature à laquelle Berlin a donné matière. Si Paris a été le thème de maintes chansons, Berlin a fourni le sujet à de très nombreux ouvrages de tous genres, à tel point que des éditeurs, comme le célèbre Nicolai, ou Arani, Haude und Spener et plus récemment Dirk Nishen, se sont spécialisés en berlinologie, et que les grandes librairies de la ville – Wohltat's, Kiepert, Herder... – ont un rayon entier sur Berlin, que cotoient à présent les nombreux ouvrages consacrés aux nouveaux Länder. Les livres sur Berlin se sont multipliés depuis 1987, à l'occasion de la célébration du 750^e anniversaire de la fondation de la ville qui a donné lieu à une compétition culturelle et idéologique entre les deux parties de la cité quadripartite¹². Elle a aussi donné lieu à une rivalité littéraire et scientifique. Alors que l'historien de l'Ouest Wolfgang Ribbe présentait en deux volumes une puissante histoire de Berlin des origines à nos jours¹³, l'historien de l'Est Gerhard Keiderling décrivait dans un gros livre l'évolution de la capitale de la R. D. A., « ville de la paix » et « métropole socialiste »¹⁴.

Cet anniversaire a été aussi l'occasion d'un grand colloque international organisé au Reichstag par la *Historische Kommission zu Berlin* qui en publie les Actes centrés sur le thème de Berlin dans l'Europe des temps modernes¹⁵. Cet ouvrage représente sans nul doute la dernière mise au point scientifique sur le sujet avant la chute du Mur et il constitue un intéressant bilan de l'historiographie occidentale. Il n'est pas possible de rendre compte d'un livre aussi dense (32 contributions) mais on peut en souligner les aspects les plus novateurs. Dans l'introduction, Wolfgang Ribbe s'interroge sur l'image de Berlin en Allemagne et à l'étranger et sur sa destinée contrariée de capitale. Il établit à cet égard d'éclairantes comparaisons avec Vienne, Budapest, Prague, Saint-Petersbourg, Paris et Rome. W. Ribbe démontre que, depuis le XVIII^e siècle, Berlin remplit une fonction d'intermédiaire, à la fois comme point de convergence de l'Est et comme voie de transit vers l'Ouest. Berlin fonctionne comme un véritable creuset: au début du siècle, la ville n'accueille-t-elle pas 100 000 Polonais et 360 000 Russes, surtout présents à Charlottenburg?

Le livre se découpe ensuite en cinq parties chronologiques. La première, consacrée à la

11 Bernard WINTER, *Berlin mythe et enjeu*, Calmann-Lévy, Paris, 1959, 190 p. – Etienne FRANÇOIS et Egon Graf WESTERHOLT, *Berlin, capitale, mythe, enjeu*, Presses Universitaires de Nancy, 1988, 168 p. Ces deux ouvrages comptent parmi les trop rares contributions françaises à la connaissance d'une ville avec laquelle Paris entretient néanmoins des relations anciennes et intenses. – Cf. Pierre-Paul SAGAVE, *Berlin und Frankreich – 1685–1871*, Haude und Spener, Berlin (Ouest), 1980, 281 p.

12 Harald JÄHNER, *Das Programm – 750 Jahre Berlin*, Senat von Berlin, Berlin (Ouest), 1987, 348 p. – *Das Buch zum Fest*, Komitee der DDR zum 750jährigen Bestehen von Berlin, Tourist Verlag, Berlin (Est), 1986, 367 p. – *Berlin, Berlin – Die Ausstellung zur Geschichte der Stadt*, Gottfried KORFF et Reinhard RÜRUP (Dir.), Nicolai, Berlin (Ouest), 1987, 692 p. (Il ne faut pas manquer de lire le chapitre intitulé « Reichshauptstadt und Parvenüpolis »). – Bodo HARENBERG (Ed.), *Die Chronik Berlins*, Chronik Verlag, Dortmund, 1986, 607 p.

13 Wolfgang RIBBE, *Geschichte Berlins* Bd. I: *Von der Frühgeschichte bis zur Industrialisierung*, – Bd. II: *Von der Märzrevolution zur Gegenwart*, Verlag C. H. Beck, Munich, 1987, 1228 p. A cette somme très scientifique réalisée par plusieurs spécialistes, on peut peut-être préférer la version allégée de: – Wolfgang RIBBE et Jürgen SCHMÄDEKE, *Kleine Berlin-Geschichte*, Landeszentrale für politische Bildung, Berlin (Ouest), 1988, 270 p.

14 Gerhard KEIDERLING, *Berlin 1945–1986 – Geschichte der Hauptstadt der DDR*, Dietz Verlag, Berlin (Est), 1987, 903 p.

15 Wolfgang RIBBE et Jürgen SCHMÄDEKE (Ed.), *Berlin im Europa der Neuzeit – Ein Tagungsbericht*, Walter de Gruyter, Berlin, 1990, 603 p.

période 1750–1870, est dominée par l'article de Horst Möller qui analyse le rôle politique et culturel joué par Berlin, des Lumières à la fondation de l'Empire. Jusqu'en 1871, l'Allemagne ne possède pas de véritable centre reconnu. Vienne, Munich, Francfort se concurrencent. Quant à Berlin, c'est une ville où s'exercent les influences extérieures, bien plus qu'une ville qui exerce une influence, même si c'est à cette époque que son développement commence à s'affirmer. Dans ce processus, l'occupation française joue un rôle déterminant, en cristallisant le sentiment national incarné par exemple par Ludwig Jahn et sa «société de gymnastique». Mais, comme le démontre Hagen Schulze, la libération de la Prusse ne s'est pas traduite par une libéralisation du régime monarchique qui surmonte l'épreuve de 1848. En revanche, l'Etat prussien promeut une série de réformes structurelles fondées sur l'enseignement – étudiées par Karl-Ernst Jeismann, Peter Lundgreen et Bernhard vom Brocke qui propose un tableau pertinent des institutions scientifiques et universitaires – qui entraînent sa modernisation. Au cours du XIX^e siècle, Berlin devient en outre le foyer de l'industrialisation allemande, comme le souligne brillamment Ilja Mieck. Ce phénomène s'explique notamment par des raisons géographiques, démographiques (la population double de 1815 à 1848) et financières, matérialisées par la construction de la Bourse dès 1805. Ilja Mieck consacre de passionnantes pages aux projets d'exposition universelle à Berlin qui n'aboutissent pas, et à l'Exposition industrielle de 1896 qui attire 5 millions de visiteurs. Quant à Michael Erbe, il met très bien en valeur le développement de Berlin comme centre commercial de première importance et comme carrefour des principales voies de communication: en 1914, 500 trains longue distance quittent chaque jour la capitale du Reich! Une série de contributions analyse ensuite la perception étrangère (anglaise, française, polonaise, tchèque) de Berlin, centre de l'Etat national allemand et cœur de la démocratie que la Crise et le nazisme ne parviendront pas à abattre totalement. Bien que le nombre des chômeurs y soit élevé, Berlin ne détient pas le record en ce domaine, contrairement à une idée répandue: des villes comme Breslau, Dresde ou Chemnitz (feue Karl-Marx-Stadt) sont beaucoup plus atteintes. Mais la Grande Dépression précipite Berlin, selon Wolfgang Fischer, dans un gouffre financier que les projets pharaoniques de Hitler ne pourront pas résorber. La période nazie donne matière à sept articles qui rappellent, d'une part, qu'aux élections de mars 1933, le NSDAP n'obtient que 35 % des suffrages dans la capitale, contre 44 % en moyenne dans le reste du pays, et d'autre part que les bombardements aériens font 50 000 victimes et produisent 55 millions de m³ de décombres, ce qui engendre de profondes modifications démographiques et sociales. Enfin, Helmut Wagner propose une excellente mise au point, avec cartes à l'appui, sur les plans alliés d'occupation de Berlin. La dernière partie du livre concerne les années d'après-guerre. Elle évoque la partition de la ville, son intégration dans deux systèmes politiques rivaux, sa vie agitée et sa jeunesse tumultueuse... En conclusion, l'ancien chef de la chancellerie du Sénat, Detlef Stronk, souhaite que «Berlin soit à la fois bien ancré à l'Ouest et ouvert sur l'Est», ce qui rejoint l'espoir exprimé par Wolfgang Ribbe et Jürgen Schmädke de voir Berlin retrouver sa place traditionnelle, non seulement de capitale nationale, mais surtout de métropole occidentale de l'Europe orientale et de métropole orientale de l'Europe occidentale.

Toujours dans l'optique du 750^e anniversaire, la *Historische Kommission*, qui fait décidément preuve d'un esprit d'initiative louable, a entrepris depuis 1985, en association avec le *Landeskonservator*, une œuvre à la fois gigantesque et passionnante. En effet, il ne s'agit pas moins que de décrire le «paysage historique» de Berlin, arrondissement par arrondissement, dans le cadre d'une superbe collection publiée par l'éditeur berlinois par excellence, Nicolai¹⁶. Non seulement originaux mais pionniers, ces ouvrages, intelligemment conçus et joliment illustrés, redonnent à l'histoire son indispensable dimension spatiale, parfois ignorée, en tout

16 Helmut ENGEL, Stefi JERSCH-WENZEL et Wilhelm TREUE, *Geschichtslandschaft Berlin – Orte und Ereignisse*, Nicolai, Berlin (Ouest), 1985–1990, 5 volumes parus. Charlottenburg: I: Die historische Stadt, II: Der neue Westen, Tiergarten, I: Vom Brandenburger Tor zum Zoo, II: Moabit, Wedding

cas souvent sous-estimée. Dans la préface générale, les auteurs exposent leur problématique et affirment leur intention d'établir des correspondances entre «lieux et événements», aussi bien ceux qui jouèrent un rôle historique important que ceux de la vie quotidienne. Cette entreprise, de longue haleine, est déjà sans conteste une très belle réussite qui devrait faire des émules, du côté de la Seine ou de la Tamise. Il est à espérer que le financement ne fera pas défaut et qu'elle pourra être ainsi poursuivie jusqu'à son terme. Il faut aussi souhaiter que l'un des prochains volumes traitera d'un arrondissement de Berlin-Est, comme Prenzlauer Berg ou mieux encore Mitte, le cœur historique de la ville. Il sera ainsi possible d'évoquer plus longuement le Mur et sa destruction. Jusqu'à présent, trois arrondissements de l'Ouest – Charlottenbourg, Tiergarten et Wedding – ont fait l'objet des investigations érudites des chercheurs berlinois (Kreuzberg est en préparation). Ceux-ci ont pour démarche unique de s'intéresser à des éléments de l'espace urbain, parc, maison, colonne d'affichage, café, pont, place, rue, église, gare, tribunal, prison, hôpital, ministère, ambassade, etc. ... Cette approche nouvelle réserve quelques surprises. Les hasards géographiques donnent lieu à des rapprochements curieux qui excitent l'imagination du lecteur. Par exemple, le cabinet du fameux sexologue Magnus Hirschfeld se retrouve coincé entre de magnifiques serres dignes de Kew Gardens et l'église Louise.

On ne peut que souligner la qualité éditoriale de cette collection et le soin apporté à chaque volume. Chaque livre commence par un historique général sur le quartier en question. Chaque lieu décrit et commenté est précédé d'une chronologie précise et accompagné d'un plan et d'une bibliographie. L'arrondissement de Charlottenbourg nécessite deux tomes, comme celui du Tiergarten, car l'un et l'autre sont vastes.

La «ville historique» de Charlottenbourg est centrée sur le beau château. Près de là s'était installé en 1808 le camp *Napoleonsburg*, dont l'évocation ne manque ni de charme ni d'intérêt. Il en est de même de la demeure des Turcs Ali et Hassan, dessinée par le grand architecte classique Eosander von Göthe et dont s'inspirent ensuite toutes les maisons aristocratiques du quartier. Celui-ci est aussi un des foyers de l'industrialisation au XVIII^e siècle, avec la manufacture royale de porcelaine et au XIX^e siècle, Siemens s'y fait bâtir une somptueuse villa. Outre les nombreux et prestigieux théâtres, Charlottenbourg abrite la sinistre prison de Plötzensee, où s'illustrèrent les tortionnaires nazis, et plusieurs plaques commémoratives, comme celle de Benno Ohnesorg, témoignent de la violence citadine. Un second volume est consacré à la partie occidentale de Charlottenbourg traversée par le long Kurfürstendamm. Urbanisé à partir de 1860, cet Ouest se développe dans les années 20 et 30 autour des activités techniques et sportives, avec le *Funkturm*, le stade olympique, l'immense parc des expositions et la *Deutschlandhalle*.

Cette promenade trans-chronologique se poursuit dans deux autres volumes, à travers l'arrondissement contrasté du Tiergarten. Ce dernier est avant tout occupé par la masse verte du parc, poumon du centre-ville. Ce vaste «jardin aux animaux» est divisé par la large Avenue du 17 juin – parcours favori des parades en tout genre – et la pompeuse *Siegesallee* – orgueil de l'Empire wilhelminien. Il est bordé d'un côté par le Château de Bellevue, résidence du président de la République fédérale, et de l'autre par l'imposante façade du Reichstag, près duquel se trouvait autrefois le Kroll-Oper où les nazis déménagèrent le parlement en 1933. D'autres étapes de la «topographie de la terreur» illustrent la période hitlérienne, comme le presque indestructible bunker du Zoo, ou le siège de la Gestapo. Mais le Tiergarten, c'est aussi la Philharmonie, la galerie Cassirer, le luxueux hôtel Esplanade, la maison de Bettina von Arnim...

Jusqu'alors, le peuple n'apparaît qu'incidemment dans la vie de Charlottenbourg et du Tiergarten, deux arrondissements à prédominance aristocratique et bourgeoise. Mais il envahit littéralement les volumes consacrés à Moabit et à Wedding. D'abord foyer de la colonie huguenote puis centre d'implantation des casernes et des grands complexes d'internement en forme d'étoile, Moabit fait figure de quartier des grandes industries (AEG, Borsig, Bolle,

Westhafen...) qui entraînent l'essor d'un puissant mouvement ouvrier dont les péripéties constituent un chapitre essentiel de l'histoire berlinoise, comme le souligne l'ouvrage sur Wedding. Celui-ci donne une image réaliste des terribles conditions d'existence des ouvriers dans les *Mietskasernen*¹⁷, ces grands ensembles locatifs donnant sur une succession de cours profondes et insalubres. L'ouvrage ne tombe cependant pas dans le misérabilisme complaisant. Il apporte par exemple de précieuses informations sur les divisions et les luttes internes du mouvement ouvrier. Il rend compte ainsi avec beaucoup de finesse du «mai sanglant» de 1929. Interdites par le préfet de police social-démocrate, les manifestations communistes du 1er Mai sont brutalement réprimées: 19 tués et 250 blessés à Wedding. Le sang versé rend impossible tout rapprochement entre le KPD et le SPD, et il profite objectivement aux nazis. En définitive, le livre évoque avec précision la forte personnalité de Wedding et fait regretter au lecteur impatient l'absence (provisoire) d'ouvrages sur les autres arrondissements berlinois, afin d'avoir une vue d'ensemble du paysage historique de la capitale allemande.

Toutes ces études ont contribué à donner ses lettres de noblesse à l'historiographie des villes: l'histoire des cités n'est plus vile mais urbaine! La ville est devenue un nouveau sujet digne d'intérêt pour la recherche historique. C'est le cas notamment de Berlin qui est sans conteste «une ville à nulle autre pareille»¹⁸.

En effet, Berlin est une ville unique au monde. C'est la seule qui fut déchirée pendant plus de vingt-huit ans par un Mur qui causa la mort de quatre-vingts personnes. Mais ce n'est pas seulement l'histoire récente qui a fait de Berlin une ville exceptionnelle. Étale sur huit siècles, son développement constitue une suite de ruptures brutales: c'est même d'ailleurs la caractéristique dominante de l'évolution berlinoise, qui résulte sans aucun doute de l'importance du facteur politique. C'est en effet bien plus l'histoire que la géographie qui a façonné Berlin.

Situé dans une région sableuse, lacustre et forestière amoureusement décrite par Fontane, Berlin connaît des débuts tardifs et modestes, surtout si on le compare aux autres métropoles européennes. La date officielle, et arbitraire, de la création de Berlin a été fixée au 28 octobre 1237, jour où le nom apparaît pour la première fois sur un document – encore ne s'agit-il pas de Berlin mais de Cölln, la ville jumelle. Quant au nom de Berlin, il est mentionné seulement à partir de 1244. Même si les premières traces d'occupation humaine remontent à 10000 ans avant Jésus-Christ, les origines de Berlin sont assez mal connues et des fouilles apportent chaque année de nouvelles révélations¹⁹. Jusqu'au Moyen-Âge, le futur espace berlinois appartient au domaine slave. De petits villages de pêcheurs occupent les rives de la Spree et de la Havel. De nombreux toponymes slaves témoignent de nos jours encore de cette présence, comme Köpenick qu'un certain capitaine a rendu célèbre. Au cours du grand mouvement de marche vers l'Est des Allemands aux XII^e et XIII^e siècles, les margraves de Brandebourg colonisent les collines du Barnim et du Teltow qui encadrent la vallée de la Spree. Les Templiers s'installent, en particulier à Tempelhof. Les frères ascaniens Jean et Otton III pratiquent une active politique de peuplement et de colonisation. Vers 1230, ils fondent les cités-soeurs de Cölln, sur la rive gauche de la Spree, et Berlin, sur la rive droite, au carrefour de voies de passage est-ouest et nord-sud²⁰. Au XIV^e siècle, Berlin prend certes l'ascendant sur Cölln mais reste tout de même une petite localité marchande perdue aux confins du monde germanique. Ce n'est vraiment que sous la longue dynastie des Hohenzollern (1411–1918) que la ville prend son essor. Ce développement spectaculaire s'effectue en plusieurs étapes. Berlin en franchit une première d'importance en 1470 en devenant la résidence des princes-électeurs.

17 Gesine ASMUS (Ed.), *Hinterhof, Keller und Mansarde – Einblicke in Berliner Wohnungselend 1901–1920*, Rowohlt, Hambourg 1982, 301 p.

18 Bernt ENGELMANN, *Berlin – Eine Stadt wie keine andere*, C. Bertelsmann Verlag, Munich, 1986, 320 p.

19 Adriaan von MÜLLER, *Die Archäologie Berlins – Von der Eiszeit bis zur mittelalterlichen Stadt*, Gustav Lübbe Verlag, Bergisch Gladbach, 1986, 384 p.

20 Charles HIGOUNET, *Les Allemands en Europe centrale et orientale au Moyen-Âge*, Editions Aubier, Paris, 1989, 454 p.

de Brandebourg qui cherchent ainsi à contrôler une ville frondeuse et rebelle au pouvoir. C'est une autre caractéristique berlinoise qui influence durablement la mentalité des habitants qui font preuve d'un humour vif, à l'élaboration duquel les Français et les Juifs ne sont pas non plus étrangers.

Terre protestante, Berlin constitue aussi une terre d'asile et d'immigration. La ville accueille aussi des fortes minorités de Bohême et de Pologne. Les mariages mixtes sont ici particulièrement nombreux²¹. Berlin a réussi progressivement l'intégration de groupes ethniques ou religieux différents. C'est le cas des protestants français chassés du royaume de Louis XIV par la révocation de l'Edit de Nantes. En 1685, Berlin accueille donc 20000 huguenots qui, alors, ne représentent pas moins que le quart de la population locale. L'importance de cet afflux explique l'influence décisive des Français à Berlin. Celle-ci est sensible aussi bien dans la langue ou la toponymie que dans l'économie, la culture et l'architecture. Le lycée français en porte encore témoignage. Ouvert en 1689, ce collège est destiné à l'origine aux enfants des huguenots qui y reçoivent une éducation à la fois calviniste et éclairée, sous l'autorité de Charles Ancillon, membre d'une des grandes familles huguenotes de la ville. Au XVIII^e siècle, cette école se transforme peu à peu en un établissement berlinois francophone qui favorise l'assimilation des protestants français. Au siècle suivant, le lycée a pour principal tâche la formation des fonctionnaires prussiens. L'élément juif y occupe alors une place tout à fait significative²². Mais au contraire des huguenots, les juifs éprouvent de sérieuses difficultés à s'intégrer à la société berlinoise, comme le souligne un livre récent qui a pour originalité de réunir des textes d'auteurs juifs²³. Si leur présence est déjà signalée en 1317, les juifs ne s'installent vraiment à Berlin qu'en 1671 quand Frédéric-Guillaume de Brandebourg accueille cinquante familles exilées de Vienne, avec l'intention affichée d'exploiter leur savoir-faire. Mais il s'agit d'une communauté placée sous surveillance et en situation discriminatoire que renforce le «privilege général» édicté par Frédéric II en 1750: à cette date, les juifs n'ont par exemple le droit d'emprunter que trois portes pour pénétrer dans la ville! Malgré la présence éblouissante du philosophe Moses Mendelssohn à Berlin pendant plus de quarante ans (1743-1786), les juifs vivent «dans l'ombre des Lumières». Mais, sous l'influence des idées de la Révolution française, ils commencent à réclamer avec le soutien de Wilhelm von Humboldt une révision de leur statut qu'ils n'obtiennent qu'en 1861. Dans l'intervalle, leur nombre passe de 3000 à plus de 8000 et ils forment une élite intellectuelle et économique. Les «Salonières» Rahel Varnhagen, Henriette Herz, Rebecca Friedländer et Dorothea Schlegel contribuent au rayonnement de Berlin qui en 1806 est la ville allemande qui compte le plus d'intellectuels²⁴. Heinrich Heine s'impose comme le grand poète allemand du siècle. Les juifs contribuent pour une grande part à fonder la puissance du Reich wilhelminien: ils sont dans l'industrie (Emil Rathenau, Loewe), la confection, le commerce (Tietz, Wertheim, Jandorf), l'édition (Mosse, Ullstein, Fischer) et la banque (Mendelssohn, Fürstenberg). Le plus célèbre financier de l'époque est Gerson Bleichröder auquel Fritz Stern a consacré une biographie lumineuse qui décortique la fragile alliance entre l'aristocratie prussienne et la bourgeoisie capitaliste juive²⁵. Un ouvrage récent complète cette œuvre magistrale, en retraçant la vie édifiante de Wilhelm

21 Stefi JERSCH-WENZEL et Barbara JOHN, *Von Zuwanderern zu Einheimischen – Hugenotten, Juden, Böhmen und Polen in Berlin*, Nicolai, Berlin, 1990, 804 p. (Un livre pratique car il offre une masse de statistiques détaillées de la Guerre de Trente Ans au début du XX^e siècle, mais les commentaires sont parfois imprécis; les termes «intégration» ou «assimilation» ne sont pas par exemple définis avec assez de clarté.)

22 Christian VELDER, *300 Jahre Französisches Gymnasium*, Nicolai, Berlin (Ouest), 1989, 664 p. – Bernhard FRANK, *Collège français 1689-1789*, Westkreuz Verlag, Bonn, 1989, 195 p.

23 *Juden in Berlin 1671-1945*, Nicolai, Berlin (Ouest), 1988, 350 p.

24 Deborah HERTZ, *Die jüdischen Salons im alten Berlin*, Anton Hain Verlag, Francfort/Main, 1991, 349 p.

25 Fritz STERN, *L'or et le fer – Bismarck et son banquier Bleichröder*, Fayard, Paris 1990, 736 p.

Weber, fils d'artisan devenu syndic de la banque Bleichröder²⁶. A la veille de la première guerre mondiale, Berlin abrite la première communauté juive d'Allemagne forte de 142 000 membres, soit plus du quart de tous les juifs allemands. A la fin du XIX^e siècle, ceux-ci subissent les assauts des ligues antisémites dont l'historien Heinrich von Treitschke se fait le chantre. Le développement de l'antisémitisme favorise la diffusion des idées sionistes parmi les juifs berlinois qui ont pourtant un ardent désir d'intégration. Sous Weimar, l'antisémitisme se répand, au point que certains n'hésitent pas à évoquer la »Judenrepublik«, d'autant que les juifs ont investi la politique (Walter Rathenau, Preuss, Hilferding, Hirsch...). Ils contribuent aussi à la renommée sulfureuse de Berlin dans les Années Vingt. Einstein reçoit le Prix Nobel en 1921. A cette date, il y a 173 000 juifs à Berlin qui représentent 4,3 % de la population locale. Le quart d'entre eux sont des étrangers pauvres originaires de Pologne, de Russie et de Galicie, appelés comme force de travail pendant la guerre. Ils forment un prolétariat cantonné dans un quartier insalubre derrière l'Alexanderplatz²⁷. En 1931, des incidents antisémites éclatent sur le Kurfürstendamm; ils annoncent des années sinistres et terribles. Sous Hitler, plus de 55 000 juifs berlinois sont exterminés et, en 1945, il ne reste plus que 5 000 rescapés au milieu des ruines fumantes de la capitale du soi-disant Reich millénaire.

Mais revenons au XVIII^e siècle qui représente un tournant dans l'histoire de Berlin. En 1701, la ville devient la capitale du nouveau royaume de Prusse. La ville compte alors 56 000 habitants, contre seulement 7 000 cent ans plus tôt. En deux siècles, Berlin connaît un épanouissement prodigieux, puisque sa population est multipliée par quinze entre la fondation du royaume prussien et la création du Reich. Cet essor résulte de la volonté politique des rois de Prusse. Frédéric-Guillaume Ier, le »roi-sergent«, fait de Berlin la capitale d'un Etat puissant. Frédéric II se soucie plus d'embellir la ville en la dotant de monuments prestigieux comme la Porte de Brandebourg²⁸. Il transforme Berlin en une cité classique par excellence, dont l'industrialisation détruira le bel ordonnancement²⁹. Son objectif est de faire de Berlin la rivale continentale de Paris, et de Potsdam le Versailles prussien³⁰. Son successeur, Frédéric-Guillaume IV (1795-1861), qui passe pour être »un romantique sur le trône«, continue de développer sa capitale en une métropole artistique et scientifique de l'Europe³¹. C'est l'époque Biedermeier où le grand chic est d'habiter le quartier »W« de Berlin³².

En relation étroite avec le développement de l'Etat prussien, Berlin connaît au cours du XIX^e siècle une croissance prodigieuse, à l'américaine, qui en fait l'une des plus grandes villes industrielles et manufacturières du monde³³. C'est »l'époque des fondateurs«, comme Borsig qui équipe toute l'Allemagne en locomotives³⁴. Sous le Reich, Berlin se transforme en une

26 Ingeborg WEBER-KELLERMANN, Vom Handwerkersohn zum Millionär – Eine Berliner Karriere des 19. Jahrhunderts, C. H. Beck, Munich, 1990, 226 p.

27 Eike GEISEL, Im Scheunenviertel, Severin und Siedler, Berlin (Ouest), 1981, 155 p.

28 Michael S. CULLEN et Uwe KIELING, Das Brandenburger Tor – Geschichte eines deutschen Symbols, Argon-Verlag, Berlin, 1990, 172 p.

29 Hans REUTHER, Die grosse Zerstörung Berlins – Zweihundert Jahre Stadtbaugeschichte, Propyläen Verlag, Berlin (Ouest), 1985, 216 p. – Uwe KIELING, Berlin – Baumeister und Bauten: von der Gotik bis zum Historismus, Tourist Verlag, Berlin (Est), 1987, 280 p.

30 Hans-Joachim KADATZ et Gerhard MURZA, Georg Wenzeslaus von Knobelsdorff – Baumeister Friedrichs II, C. H. Beck, Munich, 1985 (2^e édition), 354 p.

31 Walter BUSSMANN, Zwischen Preussen und Deutschland – Friedrich Wilhelm IV, Siedler Verlag, Berlin, 1990, 480 p.

32 Helge PITZ, Wolfgang et Jürgen TOMISCH, Berlin – W. Geschichte und Schicksal einer Stadtmitte, Bd I: Von der preussischen Residenz zur geteilten Metropole, 417 p.; Bd II: Vom Kreuzberg Denkmal zu den Zelten, 465 p. Siedler Verlag, Berlin (Ouest), 1984.

33 Berlin und seine Wirtschaft – Ein Weg aus der Geschichte in die Zukunft – Lehren und Erkenntnisse – Industrie- und Handelskammer zu Berlin, Walter de Gruyter, Berlin (Ouest), 1987, 256 p.

34 Dieter VORSTEHER, Borsig, Siedler Verlag, Berlin (Ouest), 1983, 224 p. – Günter OGGER, Die Gründerjahre – Als der Kapitalismus jung und verwegen war, Drömer Knauer, Munich, 1982, 384 p.

place financière de première importance. Et ce n'est plus à Vienne mais à Berlin que se tiennent désormais les grands congrès internationaux. Mais cette expansion sauvage accroît les tensions sociales et politiques: un prolétariat massif, logé dans des ensembles insalubres, se tourne vers la social-démocratie et fait de Berlin une «ville rouge»³⁵. Hans Baluschek se fait le peintre inspiré de la *Fabrikstadt*, dévoreuse de prolétaires désincarnés et tristes hantant de désuètes *Laubenkolonien*, écrasées par les cheminées d'usines et les *Mietskasernen*.

A partir de 1871, Berlin exerce sur l'aire germanique une domination politique, économique et culturelle longtemps contestée mais qui s'impose définitivement au tournant du siècle. La presse allemande est alors avant tout une presse berlinoise³⁶. La vie de la Cour impériale, pourtant austère et ennuyeuse, dicte celle des cours princières³⁷. Berlin commence à attirer et à intriguer les étrangers, comme les journalistes français³⁸ et les peintres scandinaves³⁹. C'est surtout après la défaite de 1870 que la France commence à s'intéresser sérieusement à l'Allemagne. Plusieurs journalistes et écrivains font le voyage de Paris à Berlin et réalisent des enquêtes sur le «pays des milliards» afin de tenter de percer les mystères de Berlin⁴⁰.

Berlin devient la ville des sciences: entre 1900 et 1933, Berlin a une «densité de Nobel» inégalée dans le temps par aucune autre ville du monde; il n'y en a pas moins de quinze, et non des moindres, comme Einstein, Max Planck, Gustav Hertz, Otto Hahn, etc. ...⁴¹. Cette quantité témoigne du rapport étroit et particulier liant la recherche scientifique à l'entreprise capitaliste, ce qui donne naissance à une véritable et riche «culture industrielle»⁴², dont l'un des plus beaux fleurons est sans conteste Siemensstadt, la ville de Siemens.

L'historien de Berlin Wolfgang Ribbe et l'historien de l'architecture Wolfgang Schäche ont consacré un beau et gros livre à ce complexe gigantesque qui constitue une réelle curiosité, au même titre que le Reichstag ou la Porte de Brandebourg⁴³. Réalistes à partir des archives de la

35 Werner HEGEMANN, *Das steinerne Berlin – Geschichte der grössten Mietkasernenstadt der Welt*, Vieweg, Braunschweig, 1976, 344 p. (La première édition de ce classique date de 1930). – Annemarie LANGE, *Berlin zur Zeit Babels und Bismarcks – Zwischen Reichsgründung und Jahrhundertwende*, Dietz Verlag, Berlin (Est), 1984, 982 p. – Annemarie LANGE, *Das Wilhelminische Berlin – Zwischen Jahrhundertwende und Novemberrevolution*, Dietz Verlag, Berlin (Est), 1984, 962 p. (Bien que de parti pris et de valeur inégale, ces deux ouvrages est-allemands fourmillent d'informations et se lisent avec plaisir.)

36 Peter de MENDELSSOHN, *Zeitungsstadt Berlin – Menschen und Mächte in der Geschichte der deutschen Presse*, Ullstein, Berlin (Ouest), 1959, 523 p. (Bien qu'ancien, ce livre est irremplaçable).

37 Jules LAFORGUE, *La Cour et la ville*, Editions de la Sirène, Paris, 1922, CXV, 157 p. (L'écrivain français est lecteur à la Cour berlinoise en 1881 et il en rapporte une description fine, comme l'avait fait en son temps Mirabeau).

38 Jules HURET, *En Allemagne – Berlin*, Fasquelle, Paris, 1909, 400 p. (Ce livre étonnant, malheureusement introuvable, mériterait une réédition).

39 François-Olivier ROUSSEAU, *La gare de Wannsee*, Grasset, Paris, 1988, 295 p. (Ce beau roman nostalgique raconte l'expérience berlinoise de deux jeunes peintres suédois en route pour la gloire au temps de la Sécession).

40 Victor TISSOT en est un bon exemple: en 1875, il est fasciné par Berlin, «la capitale des milliards», ceux payés en tribut de guerre par la France! (*Voyage au pays des milliards*, Librairie E. Dentu, Paris, 1875, 383 p.); dix ans plus tard il effectue un second séjour outre-Rhin et ne revient pas du «développement énorme» qu'a connu Berlin (*De Paris à Berlin – Mes vacances en Allemagne*, Librairie Blériot, Paris, 1887, 269 p.). Dans l'intervalle, il a produit avec Constant Améro, dans le style feuilletonesque d'Eugène Sue, *Les Mystères de Berlin* (Librairie de la Société anonyme de publications périodiques, Paris, 1879, 635 p.).

41 Herbert MESCHKOWSKI, *Von Humboldt bis Einstein – Berlin als Weltzentrum der exakten Wissenschaften*, Piper Verlag, Munich, 1989, 304 p.

42 Hermann GLASER, *Berliner Industriekultur im 19. und 20. Jahrhundert*, Bd I: Exerzierfeld der Moderne, 1984, 399 p.; Bd II: Die Metropole, 1986, 400 p., Verlag C. H. Beck, Munich.

43 Wolfgang RIBBE et Wolfgang SCHÄCHE, *Die Siemensstadt – Geschichte und Architektur eines Industriestandortes*, Wilhelm Ernst und Sohn, Berlin (Ouest), 1985, 876 p.

firme et des villes de Berlin et de Spandau, cet ouvrage magnifiquement illustré constitue une monographie luxueuse et passionnante. Un seul petit regret: l'absence de chronologie. Le livre est divisé en deux parties. L'une, technique, offre une description et une analyse détaillées des trois principaux sites de Siemensstadt: la *Spreegelände*, avec ces citadelles industrielles érigées de tours sur lesquelles flotte l'étendard de la firme, avec sa salle des turbines à la *Metropolis*, avec ses usines qui ressemblent à des églises, des hangars à des nefs, des halles à des décors de cinéma; la *Nonnendammallee* avec son salon d'honneur où sont exposées les plus grandes inventions de Siemens, avec son usine électrique entrée dans l'histoire à trois reprises: en 1933, Hitler y prononce son «discours aux travailleurs allemands», en 1943, Wilhelm Furtwängler y dirige l'orchestre philharmonique de Berlin, et en 1969, le président Nixon la visite; *Gartenfeld*, avec son usine de câbles reconstruite après le grand incendie de 1922 que les pompiers de l'entreprise n'avaient pu empêcher. L'autre partie du livre conte l'histoire de cette *Elektropolis*. Fondée en 1847 par Werner Siemens (1806–1892) et Johann Georg Halske (1814–1890), la société Siemens se développe rapidement: elle se spécialise dans la pose des fils télégraphiques et des câbles, continentaux et transatlantiques dont se charge le navire *Faraday*. Siemens équipe Berlin en bornes d'incendie et participe à la construction de son métro. Carl von Siemens (1829–1906), fils du fondateur, implante la firme en Angleterre et en Russie où le tzar autorise les employés à porter un uniforme en signe de distinction particulière. Les successeurs, Wilhelm, Arnold, Georg et Carl von Siemens conduisent une ambitieuse politique de recherche, de financement et de paix sociale. Trop à l'étroit dans ses usines d'origine, Siemens décide à la fin du siècle de construire un vaste complexe industriel le long du Nonnendamm, entre la banlieue résidentielle de Charlottenbourg et la ville fortifiée de Spandau. Carl Dihlmann (1857–1920) a en charge ce gigantesque projet: il s'agit de bâtir une ville dotée de toutes les infrastructures. C'est la plus grande entreprise urbanistique de l'époque; elle nécessite plus de vingt années pour être réalisée; elle est achevée en 1923. Karl Janisch (1870–1946) en est l'architecte en chef; il conçoit de grands bâtiments modernes aux lignes simples et classiques. À côté des usines et des bureaux sont prévus des «colonies» et des «lotissements» réservés aux ouvriers et aux employés, mais aussi des crèches, des écoles, des églises, des coopératives, des maisons de repos, une bibliothèque... L'architecte Hans Hertlein (1881–1963) poursuit à partir de 1915 l'œuvre de Janisch dans le domaine du logement social (quelque peu paternaliste) dont l'exemple le plus typique est la *Siedlung Heimat*: un alignement d'immeubles blancs de quatre étages au milieu des bois. Hertlein fait appel aux grands architectes de l'époque (Martin Wagner, Hans Scharoun, Walter Gropius...) qui révolutionnèrent l'urbanisme berlinois⁴⁴. Depuis 1945, Siemensstadt a perdu un peu de son lustre d'antan, d'autant que le siège social de la firme a été transplanté à Munich, et la direction n'envisage pas, malgré la chute du Mur, un retour à Berlin.

Retour à Berlin, tel est le nouveau titre donné par Jean-Michel Palmier à l'édition augmentée de son ancien livre *Berliner Requiem* publié en 1976⁴⁵. Il s'agit d'un joli volume qui dispense une sourde nostalgie, si particulière à Berlin. J.-M. Palmier se livre avec brio à une démarche proustienne, à la recherche du Berlin perdu, celui des trente premières années du siècle. Il se lance sur les traces de Walter Benjamin et de Franz Hessel⁴⁶. Utilisant la technique littéraire du fragment chère à Alfred Döblin, il tente à travers ses flâneries d'un promeneur solidaire à éclaircir son «rapport fantasmagorique à la ville», en confrontant «le réel et l'imaginaire». J.-M. Palmier ne dissimule pas la «fascination» que Berlin exerce sur lui: c'est pourquoi son voyage, autant spatial et temporel qu'imaginaire, présente tellement d'intérêt. Dans les rues, les galeries, à Moabit, à Kreuzberg ou à Wedding-la-Rouge, il tente de retrouver les vestiges du

44 Karl-Heinz HÜTER, *Architektur in Berlin 1900–1933*, Kohlhammer, Stuttgart, 1988, 367 p.

45 Jean-Michel PALMIER, *Retour à Berlin*, Editions Payot, Paris, 1989, 306 p.

46 Walter BENJAMIN, *Enfance berlinoise*, Les Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, Paris, 1978, 260 p. – Franz HESSEL, *Promenade dans Berlin*, Presses Universitaires de Grenoble, 1989, 260 p.

Berlin expressionniste, celui d'Else Lasker-Schüler, de Herwarth Walden⁴⁷, de Georg Grosz, de Max Reinhardt... – un Berlin que n'apprécie pas beaucoup en revanche le jeune fils Mann⁴⁸. En tout cas, c'est ce Berlin-là qui a fait l'objet de plus d'études – et ce, depuis assez longtemps déjà. Il reste néanmoins de nouveaux aspects à découvrir.

Ainsi l'ouvrage remarquable *Revolution und Fotografie* étudie avec beaucoup d'intelligence le rôle de la photographie et des photographes pendant les mois décisifs de l'hiver 1918–1919⁴⁹. C'est un beau livre, très bien conçu, avec une bibliographie critique intéressante et une chronologie minutieuse bienvenue. A la fin de la première guerre mondiale, il y a à Berlin deux grandes agences photographiques qui distribuent leurs clichés à plus de 150 journaux dans toute l'Allemagne. Pourvus d'un matériel relativement lourd et encombrant, les photojournalistes (Karl Ferdinand Delius, Walter Gircke, Paul Wagner, Robert Sennecke, les frères Haeckel) réalisent des reportages exceptionnels sur le Berlin en proie aux crispations révolutionnaires: les photographies témoignent de la violence des combats autour du Château, sévèrement endommagé, et dans le *Zeitungsviertel* où des barricades sont constituées de balles de papier-journal. La photographie s'avère être un document historique de premier ordre, même si elle soulève des questions de critique externe, toutefois assez classiques. Elle souligne, par exemple, le rôle très actif joué par les femmes à l'extrême-gauche, ou l'importance nouvelle de la propagande à laquelle elle participe elle-même: ainsi, la carte postale photographique a été un moyen de propagande politique immédiat très répandu. C'est à cette époque que s'imposent les magazines illustrés comme *Der Weltspiegel* ou *Berliner Illustrierte Zeitung*, à côté d'une presse de gauche variée et vivante. Le livre analyse d'ailleurs l'image de la révolution dans la presse berlinoise et il retrace avec une grande précision les derniers jours de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg. Mais il révèle aussi un grand artiste en la personne de Willy Römer (1887–1979) qui fait figure à juste titre de «photographe de la révolution» – un photographe en chapeau, redingote et cravate qui s'intéresse aussi bien aux soldats et aux civils en armes qu'aux petits faits de la vie quotidienne dans une ville en état de siège permanent. Cette fébrilité créatrice, que Willy Römer sait si bien rendre, est une des caractéristiques du Berlin weimarien⁵⁰.

Berlin est alors le centre intellectuel et culturel du monde: toutes les tendances picturales, architecturales, littéraires, cinématographiques, théâtrales, musicales y naissent et s'y développent en toute liberté. Tous les artistes allemands et étrangers y séjournent plus ou moins longtemps, car la ville fait figure à juste titre de foyer de l'avant-garde⁵¹. Le cosmopolitisme est alors une donnée si forte que le correspondant d'un journal francfortois se demande «où est Berlin en Europe»⁵². En dehors des cabarets et des galeries, le cœur du Berlin weimarien bat en particulier dans la *Weinhaus Huth*, sur la *Potsdamer Platz*, où se côtoient riches et puissants, comme Fontane, Sauerbruch, Furtwängler, Adenauer et aussi le sinistre Himmler⁵³. En même temps se poursuit l'expansion territoriale de la ville avec la création en 1920 d'une vaste conurbation d'une circonférence de 130 kilomètres et de près de 4 millions d'habitants. Le SPD y établit une démocratie administrative moderne et y favorise l'émergence d'une véritable

47 Maurice GODE, *Der Sturm de Herwarth Walden ou l'utopie d'un art autonome*, Presses Universitaires de Nancy, 1990, 280 p.

48 Golo MANN, *Une jeunesse allemande – Mémoires*, Presses de la Renaissance, Paris, 1988, 413 p.

49 *Revolution und Fotografie – Berlin 1918/19*, Verlag Dirk Nishen, Berlin (Ouest), 1989, 302 p.

50 Otto BÜSCH et Wolfgang HAUS, *Berlin als Hauptstadt der Weimarer Republik 1919–1933*, Walter de Gruyter, Berlin (Ouest), 1987, XIII, 500 p.

51 Klaus KÄNDLER, Helga KAROLEVSKI et Ilse SIEBERT, *Berliner Begegnungen – Ausländische Künstler in Berlin, 1918 bis 1933*, Dietz, Berlin (Est), 1987, 589 p.

52 Bernard von BRENTANO, *Wo in Europa ist Berlin? Bilder aus den zwanziger Jahren*, Insel Verlag, Francfort/Main, 1981, 222 p.

53 Wolf THIEME, *Das letzte Haus am Potsdamer Platz – Eine Berliner Chronik*, Knauer, Hambourg, 1988, 233 p.

Baukultur qui reste un modèle envié. La prise du pouvoir par Hitler va évidemment tout changer⁵⁴.

Le Führer a des projets colossaux et destructeurs pour Berlin. Il confie à son architecte personnel Albert Speer la «mission» de reconstruire entièrement Berlin et d'en faire une *Germania* de dix millions d'habitants, future capitale de l'Europe nazie qui accueillerait à jamais les Jeux Olympiques⁵⁵. La vie quotidienne à Berlin au temps de la dictature hitlérienne est tout à la fois pesante, conventionnelle, exaltante pour certains, terrifiante pour beaucoup⁵⁶. Berlin est en effet le centre de la répression qui commence dès avril 1933 contre les juifs qui sont, par exemple, exclus de l'Université: avant la fin de l'année 1935, plus de 230 professeurs et chercheurs israélites ne peuvent plus travailler dans les différentes institutions académiques ou scientifiques berlinoises⁵⁷. Dès 1933 aussi, un camp de concentration fonctionne à Berlin et un autre à Oranienbourg, à quelques kilomètres au nord de la ville⁵⁸. Et c'est près de ce camp que, par la suite, est dirigé tout le système concentrationnaire nazi⁵⁹. C'est enfin dans une coquette villa de Wannsee, un quartier cosu de Berlin, qu'est décidée la «solution finale».

Mais à cette date, la guerre est déjà déclarée et elle n'épargne pas Berlin, comme le montre avec force détails vivants l'historien anglais Terry Charman dans un ouvrage récent qui prend le parti très intéressant de décrire la vie à l'arrière, avant que celle-ci ne se confonde avec celle du front⁶⁰. C'est un livre abondamment et intelligemment illustré, même si l'impression des photographies laisse à désirer. Les Berlinoises n'accueillent pas la déclaration de guerre avec enthousiasme. Ils adaptent leur mode de vie aux nouvelles conditions. Des lignes blanches sont tracées sur la chaussée pour permettre aux passants de se repérer lors du couvre-feu, une situation qui favorise aussi bien la prostitution que le viol, car il garantit à la fois la discrétion et l'impunité. Terry Charman décrit avec justesse le système de rationnement extrêmement compliqué mis en place par l'administration nazie. Celle-ci tente d'apprendre à la population à vivre en pénurie. Elle organise ainsi une campagne anti-tabac avec pour slogan: «Le Führer ne fume pas». Passé le très rigoureux hiver 1939-1940, les Berlinoises font un retour triomphal à Hitler en juillet, en espérant que la guerre touche à sa fin. Le wagon de Rethondes n'est-il pas alors une curiosité historico-touristique exposé au *Lustgarten* berlinois? Mais la population doit vite déchanter: c'est à l'été 1940 que la RAF effectue les premiers bombardements aériens sur Berlin. L'année suivante, les conditions de vie se durcissent nettement: «Plus de beurre dans les épinards». Au cours de l'hiver 1941-42, Goebbels organise une immense collecte de

54 Hans-Norbert BURKERT, Klaus MATUSSEK et Wolfgang WIPPERMANN, *Machtergreifung – Berlin 1933*, Rembrandt Verlag, Berlin (Ouest), 1982, 263 p. – Gilbert BADIA, *Feu au Reichstag – L'acte de naissance du régime nazi*, Editions sociales, Paris, 1983, 332 p.

55 Jean-Marie BROHM, *1936 – Jeux Olympiques à Berlin*, Editions Complexe, Bruxelles, 1983, 222 p. (Un ouvrage qui fait le tour du sujet et apporte maintes révélations, en particulier sur le rôle et la pensée, peu chevaleresques, du baron de Coubertin).

56 Gerhard KIERSCH, Rainer KLAUS, Wolfgang KRAMER et Elisabeth REICHARDT-KIERSCH, *Berliner Alltag im Dritten Reich*, Droste Verlag, Düsseldorf, 1981, 180 p. – Nicolaus SOMBART, *Jugend in Berlin 1933-1943 – Ein Bericht*, Fischer, Francfort/Main, 1991, 302 p. – Stéphane ROUSSEL, *Les collines de Berlin – Un regard sur l'Allemagne*, Mazarine, Paris, 1985, 289 p. (Stéphane Roussel raconte son expérience de correspondant d'un journal français à Berlin de 1930 à 1938). – Jean MARABINI, *La vie quotidienne à Berlin sous Hitler*, Hachette, Paris, 1985, 248 p. (Un livre si mauvais qu'il n'est pas nécessaire d'en dire plus, si ce n'est pour mettre en garde le lecteur égaré).

57 Rudolf SCHOTTLAENDER, *Verfolgte Berliner Wissenschaft*, Hentrich Verlag, Berlin (Ouest), 1988, 218 p.

58 Gerhart SEGER, *Oranienburg 1933*, La Pensée Sauvage, Grenoble, 1984, 127 p. (Premier témoignage écrit par un prisonnier et publié dès 1934). – Kurt SCHILDE et Johannes TUCHEL, *Columbia-Haus – Berliner Konzentrationslager 1933-1936*, Hentrich, Berlin, 1990, 228 p.

59 Sachso – *Au cœur du système concentrationnaire nazi*, Amicale d'Oranienburg – Sachsenhausen, Plon Minuit, Paris, 1982, 617 p.

60 Terry CHARMAN, *L'Allemagne dans la guerre 1939-1945*, Berlin, Paris, 1989, 232 p.

vêtements. Mais le cœur n'y est plus. La propagande n'y fait rien, la tristesse et la résignation emplissent désormais les cœurs, comme celui de Lili Marleen chanté par Lale Andersen. Conjurant la catastrophe finale, certains ne veulent plus croire qu'au miracle, comme Zarah Leander: *Ich weiss, es wird einmal ein Wunder gesch'hen*. Goebbels voit ce miracle dans la «guerre totale» qu'il annonce en février 1943 au Palais des Sports dans une atmosphère fanatique⁶¹. Les grands restaurants et les boutiques dites de «superflu» sont fermés, les enfants et les femmes évacués vers les campagnes, et les travailleurs étrangers deviennent des figures familières des rues berlinoises. Le mécontentement gronde néanmoins de plus en plus, d'autant que les raids aériens anglo-américains sont de plus en plus fréquents et meurtriers: jusqu'en 1945, ils font près de 50 000 victimes à Berlin et ils détruisent totalement le centre-ville. La mobilisation de toutes les énergies, comme celles des adolescents et des vieillards embrigadés à partir de novembre 1944 dans le *Volkssturm*, n'empêche pas la chute du III^e Reich. Après 12 ans 4 mois et 8 jours, c'est l'Année Zéro⁶².

L'atmosphère oppressante du Berlin hitlérien est très bien rendue par Marie Wassiltchikoff qui tient un journal de 1940 à 1945⁶³. A l'instar de Maria Milde, jeune comédienne interdite de travail, qui prend des notes à Potsdam pendant dix ans⁶⁴, Missie Wassiltchikoff raconte sa guerre qui semble avoir duré «toute une vie». Née en 1917 à Saint-Pétersbourg dans une famille princière russe qui émigre au moment de la révolution bolchevique, Missie arrive à Berlin en janvier 1940. Jusqu'en septembre 1945, elle tient scrupuleusement un journal qui constitue un document dont l'intérêt historique ne se dément jamais et est comparable aux ouvrages de Ruth Andreas-Friedrich et de Inge Deutschkron⁶⁵. Ce journal n'a-t-il pas d'ailleurs déjà été traduit en neuf langues? On ne peut donc que se féliciter de la parution du livre en français, même si on peut regretter que, pour des raisons de clarté, il aurait été préférable de ne pas rompre la continuité du texte par des compléments biographiques ou événementiels, souvent longs et parfois inutiles, qui auraient trouvé une meilleure place en notes de bas de page. Avec justesse, le romancier britannique John Le Carré considère le journal de Missie Wassiltchikoff comme une «extraordinaire chronique de guerre». Mais la jeune fille russe ne se contente pas d'énumérer les grands faits de la Seconde guerre mondiale, elle évoque surtout «les travaux et les jours» et rend compte ainsi de la densité et de l'intensité d'une époque terrible. C'est pourquoi son journal dégage une profonde tristesse. En refermant de livre, on se dit: quel gâchis!

Pendant un an, Missie travaille à la radio allemande. Elle fréquente les milieux cosmopolites et diplomatico-aristocratiques de la capitale. Ce sont dans ces cercles que se recrutent les «conspirateurs» du 20 juillet 1944. En 1940, Missie apparaît comme une jeune fille insouciant qui, certes, noircit les fenêtres de son appartement à cause du black-out, mais se plaint des files d'attente devant les magasins et de ne pouvoir prendre un bain que le week-end. Elle mène une vie mondaine active, tout en parcourant les allées du pouvoir. La guerre sert alors de toile de fond à un cocktail brésilien ou au «bal charmant» de l'ambassade du Chili.

Tout change avec les premières alertes aériennes, au cours de l'été 1940. La descente précipitée aux abris et les bombardements deviennent pour longtemps une composante

61 Alfons ARENHÖVEL (Ed.), *Arena der Leidenschaften – Der Berliner Sportpalast und seine Veranstaltungen 1910–1973*, Verlag Wilhmuth Arenhövel, Berlin, 1991, 608 p.

62 Rolf ITALIAANDER, Arnold BAUER et Herbert KRAFFT, *Berlins Stunde Null 1945*, Droste Verlag, Düsseldorf, 1983, 174 p.

63 Marie «Missie» WASSILTCHIKOFF, *Journal d'une jeune fille russe à Berlin 1940–1945*, Belfond, Paris, 1991, 398 p.

64 Maria MILDE, *Berlin Glienicker Brücke – Babelsberger Notizen*, Ullstein, Francfort/Main, 1991, 348 p.

65 Ruth ANDREAS-FRIEDRICH, *Der Schattenmann – Tagebuchaufzeichnungen 1938–1945*, Suhrkamp, Francfort/M., 1985 (4^e édition), 289 p. – Inge DEUTSCHKRON, *Ich trug den gelben Stern*, Verlag Wissenschaft und Politik, Cologne, 1978, 214 p.

obsédante de la vie des Berlinois, épuisés par des nuits brèves. A l'automne 1940, Missie subit une transformation psychologique progressive: elle se détache peu à peu des mondanités et prend ses distances vis-à-vis des »ploutocrates non rationnés«. Elle s'habitue au plat unique, c'est-à-dire »un ragoût sans saveur«, à l'hôtel *Adlon* rendu célèbre par Vicky Baum, mais elle préfère déjeuner au restaurant *Horcher*, le meilleur de la ville où les tickets de rationnement sont méprisés. Bizarrement, jusqu'en 1944, les huîtres ne sont pas rationnées, au contraire des chapeaux qui, à cette date, ne coiffent plus les femmes qui doivent se contenter de foulards. En janvier 1941, Missie quitte la radio pour le service d'information de l'*Auswärtiges Amt*, dirigé par un »affreux« général SS qui arpente les couloirs en bottes, fouet à la main et dogue à ses côtés. La ville est alors encore peu détruite, à l'instar des nouvelles ambassades du Tiergarten, au style »monumental et pompeux«.

Missie fréquente la communauté russe émigrée qui se réunit dans les églises orthodoxes de Berlin. Elle fait aussi d'étonnantes rencontres. A une soirée, elle croise le soviétologue George Kennan, aux »yeux remarquablement intelligents«. Elle dresse le portrait attachant du diplomate Ulrich von Hassel. Elle force à danser le »doué et séduisant« acteur Viktor de Kowa. Elle discute longuement de l'avenir de l'Allemagne avec Herbert Blankenhorn, le futur conseiller d'Adenauer. Elle compare le »suffisant« Karajan au »génial« Furtwängler, terrifié à l'idée de l'arrivée des Russes. Elle sympathise avec le »charmant« comte Helldorf, préfet de police de Berlin, compromis dans l'attentat du 20 juillet et pendu. En revanche, elle ne connaît pas Rudolf Hess, dont les cartes postales disparaissent des présentoirs du jour au lendemain. La fuite de Hess donne lieu à mille plaisanteries qui soulignent à leur manière la perte de soutien populaire du pouvoir.

Après l'invasion de l'URSS par la Wehrmacht, le journal s'interrompt jusqu'en juillet 1943. Entre temps, les conditions de vie à Berlin se sont nettement aggravées. Les salaires sont fortement réduits; les danses en public sont interdites; toute vie mondaine s'éteint après la fermeture des représentations américaines, et elle est remplacée par des »errances du soir«. Quand le journal reprend, Berlin est une ville où les décombres s'amoncellent sans cesse, où la recherche de pommes de terre dans la banlieue marécageuse de Werder devient une expédition dangereuse, où la quête d'un logement plus ou moins salubre est une obsession quotidienne, où l'évacuation des femmes et des enfants commence dans des trains bondés par des soldats fatigués de retour du front. Berlin offre un »aspect déprimant« et chaque geste de la vie quotidienne devient pathétique. Les habitants s'habituent à survivre dans l'enfer permanent. Même si elle finit par trouver »anodins« les raids aériens, elle reconnaît que les Berlinois vivent »terrés comme des lapins« et redoutent tout particulièrement les mines lâchées par les bombardiers anglo-américains qui effectuent aussi des opérations diurnes, meurtrières et démoralisantes.

La désillusion et le désespoir s'emparent des Allemands, de même que la peur qu'accroissent la présence inquiétante de la Gestapo et la multiplication des déportations de juifs. La ville est envahie par des travailleurs étrangers, des Français du STO ou des femmes soviétiques résignées. Missie Wassiltchikoff décrit avec beaucoup de sensibilité le visage meurtri de ces transplantés. Elle évoque aussi les luttes de factions au sein du ministère des Affaires étrangères. Son service doit déménager au début de l'année 1944 à cause des destructions et se replie dans un village. Les bombardements s'intensifient, coupant le télégraphe et les voies ferrées. Chaque foyer berlinois, déjà privé de gaz et d'électricité, n'a plus droit qu'à deux seaux d'eau par jour. Comme le constate Missie, »tout se désagrège«. Et la »conspiration« ne peut empêcher l'Allemagne de sombrer.

Missie relate les débats des conjurés qui s'interrogent sur le devenir de leur pays. Pour elle, il faut d'abord éliminer le tyran, puis on verra ce qu'il faudra faire. Sur cette affaire, son journal apporte maintes précisions. Il raconte comment une frange conservatrice de l'aristocratie devient peu à peu – parfois tardivement – hostile à Hitler et décide, d'une façon quelque peu légère, de passer à l'action. Missie évoque longuement les heures précédant et suivant

l'attentat. Elle fait part de sa joie absolue en apprenant la nouvelle (fausse) de la mort du Führer, puis de son abatement. Ses pages sur cette «terrible tragédie» sont très émouvantes. Elles rendent compte du procès devant le soi-disant «tribunal du peuple» présidé par le haineux Freisler, des condamnations et des exécutions sauvages des amis de Missie. La répression fait plusieurs milliers de victimes, dont de nombreux innocents. En septembre 1944, Missie Wassiltchikoff quitte Berlin pour Vienne où elle s'emploie comme infirmière. Deux ans plus tard, elle épouse un Américain.

Du Berlin en guerre nous voici au Berlin de l'après-guerre. C'est une ville en ruines – la plus grande productrice de décombres de toute la guerre – que découvre en 1946 George Clare, juif autrichien naturalisé anglais et interprète à la commission de dénazification. Pour lui, Berlin est alors «l'endroit le plus lamentable et le plus fascinant du monde»⁶⁶. Ce double aspect antinomique est aussi très bien décrit et étudié par deux livres récents publiés par le jeune éditeur berlinois Dirk Nishen, qui s'impose décidément comme l'éditeur le plus novateur. Par la qualité de la présentation et du commentaire, ces deux albums sont à considérer comme des modèles du genre. Le premier ouvrage se présente sous la forme d'une chronique précise de la période 1944–1949, brillamment illustrée et avec un appareil critique très pratique⁶⁷. Le titre souligne bien les deux pôles de la vie berlinoise d'après-guerre: d'une part, l'omniprésence des occupants (surtout soviétiques et américains); d'autre part la soif culturelle des habitants. Les photographies des premiers jours de paix montrent pêle-mêle des travailleurs étrangers exprimant leur joie dans les rues, un concert dans un local improvisé, un camp provisoire de prisonniers de guerre blessés sur *Unter den Linden*, des Allemands groupés devant les avis soviétiques placardés sur les murs ou sur les arbres, des soldats russes distribuant du pain (avant les *Pajoks*, l'équivalent soviétique du paquet CARE), des enfants pieds nus et revêtus du short des Jeunesses Hitlériennes, les célèbres *Trümmerfrauen* qui déblaient sans cesse les maisons effondrées... Peu à peu, la vie reprend, les écoles sont rouvertes; on y sert aux élèves une soupe chaude qui apaise la faim mais ne résout pas le douloureux problème, magistralement évoqué par Roberto Rossellini dans son œuvre *Allemagne année zéro*, d'une enfance abandonnée et d'une jeunesse désorientée⁶⁸. Les usines d'armement sont reconverties: les casques sont transformés par exemple en casseroles. L'humour reprend ses droits, grâce à Werner Fink et Günter Neumann. Les photographies témoignent encore du rôle privilégié des femmes, nettement plus nombreuses que les hommes. L'architecte Hans Scharoun s'occupe du réaménagement urbain, mais il ne peut mener à bien sa tâche en raison de la division de la ville consécutive à la guerre froide. Berlin inflige une sévère défaite au SED en 1946, lors des seules élections libres dans toute la ville de 1932 à 1990. Le blocus de 1948–1949 met fin non seulement à l'unité de Berlin mais aussi à l'extraordinaire «printemps» culturel qui y fleurissait depuis la fin des hostilités⁶⁹.

Berlin retrouve alors la splendeur des années Vingt grâce à Gerd Rosen et à sa galerie de peinture, aux mises en scène de Jürgen Fehling et de Boleslaw Barlog qui révèle Hildegard

66 George CLARE, *Berlin après Berlin 1946–1947*, Plon, Paris, 1990, 276 p. (George Clare est intéressant quand il raconte son expérience personnelle et ennuyeux quand il fait des digressions politico-historiques).

67 Winfried RANKE, Carola JÜLLIG, Jürgen REICHE et Dieter VORSTEHER, *Kultur, Pajoks und Care-Pakete – Eine Berliner Chronik 1945–1949*, Verlag Dirk Nishen, Berlin, 1990, 286 p. – La même période est couverte par le bel album de: Fritz ESCHEN, *Photographien Berlin 1945–1950*, Nicolai, Berlin (Ouest), 1989, 111 p.

68 Roland GRÖSCHEL et Michael SCHMIDT, *Trümmerkids und Gruppenstunde – Zwischen Romantik und Politik: Jugend und Jugendverbandsarbeit in Berlin im ersten Nachkriegsjahrzehnt*, Elefant Press, Berlin, 1990, 264 p.

69 Hans BORGELT, *Das war der Frühling von Berlin*, Schneekluth Verlag, Munich, 1980, 448 p.

Knef⁷⁰, à Jean-Paul Sartre qui révolutionne la ville en février 1948, au *Kulturbund* de Johannes R. Becher, à une presse diversifiée et à des théâtres vivants⁷¹. L'autre ouvrage des éditions Nishen détaille encore plus la richesse du domaine artistique de la «ville des quatre secteurs»⁷².

Si sur le plan politico-juridique, le terme Zone 5 (qui correspond au titre d'une exposition tenue à Berlin à l'automne 1948) est erroné, puisque Berlin est d'après les accords interalliés une «région spéciale administrée conjointement» par les quatre occupants, il semble en revanche tout à fait pertinent sur le plan culturel, car il souligne la spécificité d'une ville qui émerge des décombres et où s'exercent de multiples et enrichissantes influences. Le livre dirigé par Eckhart Gillen et Diether Schmidt fait revivre avec intensité la période 1945–1951 à travers les arts plastiques. L'ouvrage se présente comme un recueil d'études minutieuses et de témoignages évocateurs, accompagné d'une chronologie exhaustive des expositions, d'une série de notices biographiques fort utiles et d'une bibliographie choisie qui aurait pu être plus fournie. Enfin, Beatrice Viernisel propose un dossier complet et documenté sur les principales galeries d'art de Berlin (Gerd Rosen, Springer, Schüler, Bremer, Franz...). Ce livre témoigne tout d'abord de l'angoisse persistante qui saisit les artistes berlinois au sortir des douze années de dictature nazie, même si pour beaucoup d'entre eux la défaite de l'Allemagne a signifié une véritable «libération»: le cabaret artistique *Die Badewanne*, qui professe un «pessimisme souriant», illustre ce rapport complexe à la réalité⁷³. La peinture se fait crépusculaire. Werner Heldt, Alexandre Camaro, Heinz Trökes dessinent des paysages désolés et lunaires. Karl Hofer réalise une poignante Danse macabre. Mais l'irruption de la guerre froide modifie assez vite la «scène» berlinoise, dans la mesure où elle donne lieu à un nouveau *Kulturkampf*, cette fois entre l'Est et l'Ouest. La lutte se circonscrit à partir de 1948 entre le réalisme socialiste, incarné par Horst Stempel, et le soi-disant formalisme occidental qualifié par les communistes de «pathologique et anti-esthétique». Dès lors, les artistes de l'Ouest ne peuvent plus exposer à l'Est, et réciproquement: le blocus met un terme malheureux à l'expérience culturelle berlinoise, la plus novatrice et la plus prometteuse dans l'Allemagne d'après-guerre.

Le blocus représente en effet une étape décisive dans l'histoire de Berlin⁷⁴, car il entraîne la division formelle de la ville, qui se retrouve aussi au niveau universitaire⁷⁵. En même temps, Berlin perd, provisoirement, son statut de capitale au profit de Bonn et devient, selon l'expression d'un journaliste britannique, une «cité dépossédée»⁷⁶. C'est cet itinéraire, quelque peu tabou outre-Rhin, que retrace l'historien Reiner Pommerin dans un livre très intéressant

70 Hildegard KNEF, *Der geschenkte Gaul – Bericht aus einem Leben*, Verlag Fritz Molden, Vienne, 1970, 469 p.

71 Helmut KINDLER, *Zum Abschied ein Fest*, Kindler Verlag, Munich, 1991, 640 p. – Wolfgang CARLE et Heinrich MARTENS, *Kinder, wie die Zeit vergeht – Eine Historie des Friedrichstadt-Palastes Berlin*, Henschelverlag, Berlin (Est), 1987, 204 p.

72 Eckhart GILLEN et Diether SCHMIDT, *Zone 5 – Kunst in der Viersektorenstadt 1945–1951*, Verlag Dirk Nishen, Berlin, 1990, 291 p.

73 Elisabeth LENK, (Ed.), *Die Badewanne – Ein Künstlerkabarett der frühen Nachkriegszeit*, Hentrich, Berlin, 1991, 239 p.

74 Uwe PRELL et Lothar WILKER, *Berlin-Blockade und Luftbrücke – Analyse und Dokumentation*, Berlin Verlag, Berlin (Ouest), 1987, 191 p.

75 Siegwald LÖNNENDONKER, *Freie Universität Berlin – Gründung einer politischen Universität*, Verlag Duncker und Humblot, Berlin (Ouest), 1988, 400 p. – Bernd RABEHL, *Am Ende der Utopie – Die politische Geschichte der Freien Universität Berlin*, Argon, Berlin (Ouest), 1988, 461 p. – Uwe PRELL et Lothar WILKER, *Die Freie Universität Berlin 1948–1968–1988 – Ansichten und Einsichten*, Berlin Verlag, Berlin (Ouest), 1989, 287 p.

76 Michael SIMMONS, *Deutschland und Berlin – Geschichte einer Hauptstadt 1871–1990*, Argon Verlag, Berlin, 1990, 327 p.

qui renouvelle entièrement l'historiographie de ce sujet⁷⁷. A partir d'archives inexploitées américaines, anglaises et allemandes (politiques, régionales, municipales), mais pas françaises bien qu'il y en ait un peu⁷⁸. Reiner Pommerin révèle le long processus ayant conduit au choix de Bonn, une ville pour laquelle il ne cache pas sa profonde sympathie: son livre lui est d'ailleurs dédié, ce qui témoigne de la rivalité latente, et aujourd'hui ravivée, entre Rhénans et Prussiens.

L'installation à Berlin du Conseil de Contrôle Interallié reconnaît à la cité quadripartite un rôle central mais la prive tout à la fois de fonction politique, surtout après l'échec de la création des administrations centrales allemandes causé par le veto français et aussi après le renforcement de la spécificité des quatre zones d'occupation. Les Anglais sont les premiers à envisager le transfert de la capitale allemande dans une autre ville qui ne serait pas enclavée en zone soviétique, comme Francfort, voire Cobourg qui pourrait être facilement transformée en une sorte de *District of Columbia*. Au début de 1946, ils doutent de plus en plus de maintien de l'unité allemande et redoutent la constitution d'un gouvernement siégeant à Berlin sous influence communiste et soviétique. En février 1946, le diplomate britannique Patrick Dean propose comme nouvelle capitale Hanovre ou Göttingen et se demande même: «Pourquoi pas Bonn?». Le mois suivant, le Foreign Office réalise une étude sur la «localisation d'une capitale des zones occidentales d'Allemagne», située de préférence en zone anglaise. A la même époque, la CDU en général et Adenauer en particulier se prononcent contre «Berlin-la-Rouge», alors que le SPD y est très favorable, même si à l'intérieur des partis les clivages ne sont parfois pas aussi nets (comme aussi en 1990–1991 du reste). Ainsi, Adenauer ne veut plus de «Reich bismarckien sous direction prussienne» et il ne veut plus entendre parler de Berlin qui n'est rien d'autre qu'une ville perdue au milieu de la «steppe asiatique». La question de la capitale rebondit en 1948 après la fin du quadripartisme et la division inéluctable de l'Allemagne qui en résulte. Elle se cristallise tout d'abord autour du siège du Conseil parlementaire: Karlsruhe, Coblenze, Francfort, Celle, Stuttgart et Bonn sont en lice. Cette dernière l'emporte finalement auprès de huit des onze ministres-présidents. La lutte se circonscrit ensuite entre Francfort et Bonn, Kassel et Stuttgart jouant les outsiders. Durant toute l'existence du Conseil parlementaire, Adenauer déploie une grande activité, aussi bien officielle que souterraine, en faveur de Bonn. Par une ultime manoeuvre, il fait pencher la balance du côté de Bonn qui est choisi par 33 voix contre 29 à Francfort, qui a la préférence du SPD et des Américains. En revanche, les sociaux-démocrates berlinois sont plutôt satisfaits du choix de Bonn qui en fait préserve toutes les chances futures de leur ville. Mais le SPD tente encore au cours de l'été 1949 d'inverser la tendance et porte l'affaire devant le Bundestag. Celui-ci confirme Bonn, en précisant qu'il s'agit d'une capitale «provisoire» jusqu'à ce que Berlin retrouve son statut légitime dans une Allemagne unie. En 1957, il renouvelle solennellement cet engagement qui semble bien difficile à tenir à certains après le 9 novembre. Mais il est vraisemblable qu'il aurait été encore plus difficile de le tenir si Francfort avait été choisi, car, en quarante ans, Francfort serait devenu une très grande métropole qu'il aurait été malaisé de déclasser. Reiner Pommerin conclut que les générations futures auront à décider si Bonn devra rester la capitale de la RFA et «le siège des valeurs démocratiques», c'est-à-dire la capitale d'une Allemagne respectable et prospère, celle de la *Bonner Demokratie* et du *Wirtschaftswunder*. La question est devenue d'actualité depuis la chute du Mur. Reiner Pommerin doit par conséquent se préparer à écrire la suite de l'histoire et livrer un tome II intitulé: De Bonn à Berlin.

La *Hauptstadtfrage* constitue donc un aspect important de la situation si particulière de

77 Reiner POMMERIN, *Von Berlin nach Bonn – Die Alliierten, die Deutschen und die Hauptstadtfrage nach 1945*, Böhlau Verlag, Cologne, 1989, 262 p.

78 Cyril BUFFET, «Berlin-Munich-Bonn – Le triangle brisé», *FRANCIA*, 16/3 (1989) p. 73–82.

Berlin qui a subi de profondes modifications depuis la fondation des deux Etats allemands⁷⁹. En juin 1953 éclate à Berlin-Est la première révolte ouvrière dans une «démocratie populaire»⁸⁰. Comme beaucoup d'autres, le syndicaliste Martin Witte refuse le relèvement des normes de production et manifeste sur la *Stalinallee* où les chars de l'Armée Rouge écrasent dans le sang le mouvement⁸¹. En août 1961, un Mur long de 46 kilomètres matérialise la coupure de la ville⁸². La réunification de l'Allemagne va permettre enfin de faire toute la lumière sur ce sombre événement. En 1971, un accord quadripartite stabilise pour un temps la situation berlinoise, tout au moins sur le plan international⁸³. Jusqu'en 1989, Berlin continue d'être «deux villes et pourtant une seule» où les artistes, en particulier les écrivains allemands et étrangers, aiment se réfugier⁸⁴. Depuis le 9 novembre, Berlin semble redevenir peu à peu une ville presque «normale», mais, en tout cas, ce qui reste sûr c'est que Berlin ne sera jamais une ville comme les autres.

79 Charles ZORGBIBE, *La question de Berlin*, Armand Colin, Paris, 1970, 95 p.

80 Hans BOOMS (Ed.), *Die Kabinettsprotokolle der Bundesregierung*, Bd VI: 1953, Harald Boldt Verlag, Boppard am Rhein, 1989, 634 p.

81 Stefan HEYM, *Une semaine en juin – Berlin 1953*, (Roman), La Nuée bleue/Lattès, Paris, 1990, 336 p.

82 Anne-Marie LE GLOANNEC, *Un mur à Berlin*, Editions Complexe, Bruxelles, 1985, 184 p.

83 Andreas WILKENS, *Der unstete Nachbar – Frankreich, die deutsche Ostpolitik und die Berliner Vier-Mächte-Verhandlungen 1969–1974*, R. Oldenbourg Verlag, Munich, 1990, 280 p.

84 Hans Werner RICHTER (Ed.), *Berlin, ach Berlin*, DTV, Munich, 1984, 220 p. – Barbara BRUNN et Birgit SCHNEIDER, *Direttissimo Roma-Berlin, Das Arsenal*, Berlin (Ouest), 1988, 256 p.